

1 Figaro
18. VII. 50

COMÉDIE-FRANÇAISE - "SALLE RICHE"

Les Caves du Va

d'André GIDE

ANDRÉ GIDE. Ce prénom et ce nom ont brillé pour nous, depuis une trentaine d'années, d'un éclat si rare ! Il a été le prince de notre adolescence. Nous l'avions lu en cachette. Nous l'avons ensuite admiré hautement. Il était ce maître en écriture, cet esprit toujours éveillé, ce grand séducteur de nos intelligences en jachère. Et ses *Caves*... précisément, nous ont ravies... peut-être plus encore qu'elles n'avaient enchanté nos aînés.

Est-ce de là que vient mon irritation présente devant ce qu'on en a fait en prétendant suivre fidèlement le fil conducteur d'un roman qui ne voulait pas en être un, d'un roman qui n'osait pas dire son nom, d'une « sottise ».

Nous nous sommes fait une certaine idée de cette œuvre ; c'est peut-être nous qui avons tort, mais le grand écrivain français sait mieux que personne, qu'un auteur doit compter avec les malentendus que suscitent ses écrits. L'attention que M. André Gide a toujours prêté aux exigences de nos messages juvéniles parfois comminatoires jusqu'à l'oubli de la compréhension dont il a si souvent fait preuve à l'égard de notre inopportune admiration m'ont persuadé de ceci : il est celui de nos maîtres qui peut le mieux admettre que nous lui en voulions un peu de s'être prêté... bien mieux ; d'avoir contribué à ce que nous considérons comme une défiguration de son œuvre.

A la vérité, c'était une entreprise assez extravagante que de porter à la scène *Les Caves du Vatican*. Qu'une telle ambition a dû coûter de peine, d'invention, de temps et d'argent !

Le mystère du livre

Ceux qui ont aimé le mystère à peu près inattribuable du livre, ceux qui ont goûté les méandres, ses pistes entrecroisées, ceux qui se sont délectés des recoupements de sa construction subtile, ceux qui ont apprécié la manière des *Caves*... (comme ils allaient, un peu plus tard, s'opposer des richesses cachées de *l'Invas de Joyce*), ceux qui retrouvaient l'outrance voulue des jeux de mots shakespeariens dans les jeux de mots gidiens, ceux qui ont pénétré jadis avec jubilation dans l'univers savoureux, où s'accrochaient les portraits-chargés des Baragliou, des Fleurissoire, d'Anthé et Armand-Dubois, la lithographie de Protos et la pointe sèche de Lafcadio, ceux-là savent qu'il se dégageait de « leurs » *Caves* un pathétique insolite.

Or la pièce suit apparemment le livre de près, mais ce qui est lisible n'est pas toujours visible ni audible. Tout le comique, toute l'énorme cocasserie de l'ouvrage a disparu. Le roman s'est vidé de sa moelle, de sa substance, à mesure que l'on laissait ses personnages sur les planches. Leur pittoresque foisonnant s'est évaporé. Le mystère s'est volatilisé aux feux de la rampe, et l'atmosphère romanesque d'un grand nombre d'épisodes s'est trouvée ramenée au climat d'un solennel exercice de marionnettes.

Voilà ce qui risque de penser ceux qui ont lu et aimé *Les Caves du Vatican* sous sa forme de récit, ou le récitant, c'est-à-dire l'écrivain, créait autour des personnages et de leurs actes, une ambiance forcée qui rendait les choses surréelles...

« Qu'à cela ne tienne... » enchaînerait Protos.

Une suite de tableaux

Tel quel ouvrage dramatique se présente comme une suite de tableaux qui constituent autant d'illustrations du roman, et qui, à ce titre, retiendront peut-être la curiosité de certains de ses lecteurs. Cela les amusera sans doute, comme cela a dû amuser André Gide de voir Arnie, Véronique et Juste aguer prendre corps. Ils se divertiront d'abord de cette concrétisation d'une action qui leur est

familière. De temps à autre, ils prendront plaisir à retrouver construits les décors qu'ils avaient bâtis dans leur tête. D'autant plus que ces décors brossés par Jean-Denis Malclès sont presque tous merveilleusement réprésentés, les plus extraordinaires s'apparentent à de véritables tableaux, par leur harmonie de couleurs et de lignes. J'en ai retenu au moins trois : la chambre romaine de Carola Venitequa, avec ses linges qui pendent aux fenêtres et chantent dans le soleil ; le château Saint-Ange inspiré, si je ne m'abuse, par une toile de Corot ; et le troisième qui évoque avec justesse la hauteaine colonnade de Saint-Pierre de Rome.

Un étonnant labeur

Cherchons encore ce qui peut plaire avant de revenir sur ce qui peut décevoir : il n'est pas un spectateur qui n'admira le travail du plateau ; l'on ne saurait, en effet, passer sous silence l'étonnant labeur qui s'effectue derrière la toile de fond pendant les trois heures que dure la représentation. Les seize changements de décors s'effectuent avec une souplesse, une rapidité qui tiennent du prodige.

Enfin je crois que tout le monde sera d'accord pour louer les trois scènes qui font bloc dans la première partie et dont la drôlerie n'est pas contestable ; celle où Protos se présente, sous un habit d'abbé, à la comtesse de Saint-Prix et lui fait part de cette nouvelle qui l'abasourdit : le Pape est prisonnier ! Celle où la comtesse de Saint-Prix court annoncer la chose à Mme Fleurissoire pour lui réclamer l'argent de la croisade. Mme Béatrice Bretty joue d'ailleurs ces deux scènes avec un esprit qui nous emplit d'aise. Enfin la scène suivante, sur le même thème, entre Amédée Fleurissoire et sa femme. C'est la première fois que nous voyons Amédée sous les traits de M. Chamarrat et je reconnais qu'il tient le rôle avec une grande dignité faite d'affaiblissement et d'une espèce de doux quichottisme misérable qui finit par émouvoir.

Des personnages délaissés

C'est la meilleure partie de la soirée, car, ensuite, le mouvement de la farce se ralentit singulièrement et je me demande si, pour ceux qui n'ont pas lu *Les Caves du Vatican*... (car, enfin, il y en a !)... je me demande si, à partir de ce moment-là, ils ne vont pas s'égarer dans une espèce de pièce policière à caractère ésotérique. Je n'ose songer à l'effet que leur produira ce cortège de personnages délaissés, aussitôt qu'entre eux, ce défilé de héros perdus et retrouvés, est enchevêtré de scènes théâtrales, de monologues cinématographiques, de figurations elliptiques et de réalisme à la manière du Châtelet (ah ! ce compartiment de chemin de fer qu'envalait une buffetée de ornie fumée quand, à l'arrêt, un nouveau voyageur y monte !).

Ce n'est pas faute que le metteur en scène, Jean Meyer, ait fait preuve d'ingéniosité, mais à quel tient que cette somme d'ingéniosités se voit, en définitive, affectée d'un indice de lourdeur ?

L'inspiration cinématographique qui a présidé à l'adoption de certains partis pris de mise en scène, ne nous enchante pas outre mesure, car le théâtre ne saurait battre le cinéma avec ses propres armes, tel, il ne s'agit plus de « marier les genres » comme dans *La Veille était sale*, mais de faire parler le théâtre avec des voix de cinéma.

De vrais monologues (qui sont une convention) ne nous auraient pas beaucoup plus gênés que ces sonorités de haut-parleurs qui (autre convention) prétendent nous restituer le cheminement de la pensée du personnage, tandis que celui-ci reste à peu près immobile en scène, et mimé, autant que faire se peut, d'un pli de la bouche, d'un sursaut, de la paupière (que distingueront, n'en doutons pas, les spectateurs des troisième galeries !), les sentiments qu'il est censé éprouver.

L'interprétation

C'est peut-être le moment de faire remarquer que M. Roland Alexandre, à qui est échu le lourd honneur d'interpréter Lafcadio, ne saurait être tenu pour responsable de la monotonie de ces scènes muettes. Son clair sourire, l'ironie de sa désinvolture, sa jeune insolence ont, je crois bien, conquis le public des deux représentations auxquelles j'ai assisté. M. Alexandre ne nous a pas fait oublier ce qu'aurait pu donner, dans un tel emploi, un Gérard Philippe ou un Daniel Gélin. Il a cependant démontré que M. Pierre-Aimé Touchard avait, en l'engageant, servi l'auteur et la Maison.

De toute la seconde partie, la scène à retenir est probablement celle qui se déroule sous la colonnade de Saint-Pierre, entre Amédée Fleurissoire et Carola d'abord, puis entre Amédée et son beau-frère Julius de Baragliou. C'est à mon sens une des meilleures de l'œuvre lorsqu'on fait le décompte de ses possibilités théâtrales.

Carola Venitequa se présente à nous sous l'apparence délicieusement spirituelle de la piquante Jeanne Moreau qui ressemble à un modèle de Dignimont.

Différemment exquise s'avance Baudée l'aure dans le rôle de Geneviève de Baragliou. Quelle présence ! Quelle netteté dans le jeu ! Que de justesse dans le geste, de volume dans la voix ! Elle paraît et